

## « MESSIEURS LES GUIDE-BAIGNEURS DE BIARRITZ »

Les véritables Joseph Fourquet, dit « Carcabueno », et Simon Etcheverry sont passés à la postérité dans l'histoire de Biarritz pour avoir sauvé de la noyade un grand nombre de personnes au risque de leur vie. En plus du témoignage de mon admiration, je leur présente ici mes excuses pour avoir prêté leurs identités à des personnages de fiction qui, en dehors du nom et de la profession, n'ont rien à voir avec les héros qu'ils ont été.

Je leur dédie donc en premier lieu cette comédie ainsi qu'à ma grand-mère Joséphine Bagardie qui tenait les toilettes municipales de la côte des Basques, construites par mon grand-père Joseph.

### PERSONNAGES :

CARCABUENO: de son vrai nom Joseph Fourquet. Célèbre guide-baigneur gascon. La cinquantaine alerte. Un peu simple, facilement séduit par les plaisirs de la table et tyrannisé par sa femme.

CHIMOUN : Simon Etcheverry autre célèbre guide-baigneur, basque. Ami intime du premier. Homme droit, honnête, mais s'emportant aisément..

MARIE : femme de Carcabueno, près de ses sous, jalouse, calculatrice et vindicative.

MARTHE : femme de Chimoun, pipelette invétérée et amie de Marie. Charmante tant qu'on ne la contrarie pas.

BAPTISTE : fils de Carcabueno, Don Juan au Q.I. Indétectable.

CHALBAT : fils de Chimoun, intelligent et sensible, futur instituteur, ami d'enfance de Baptiste.

VIRGINIE : fille de Carcabueno, jolie fille simplette.

MAITE : fille de Chimoun, jolie fille pas bête.

ELISABETH : jeune touriste anglaise de la haute société, un vrai diable; Espiègle étant un gentil euphémisme dans son cas, alors disons perverse.

MARIE-ANTOINETTE FERULE DE CHAPERON: sa dame de compagnie française, vieille fille victime d'une sexualité sauvage et refoulée.

LE CURE : bel homme, posé, droit, humain, intelligent.

### NOTE :

Les expressions basques et gasconnes sont écrites en italiques dans le texte et avec l'orthographe française pour aider à la prononciation.

### Scène 1

Le curé, Marie-Antoinette, Elisabeth

*La grande plage de Biarritz à la Belle Epoque, par un matin d'été. Il fait beau. Un curé, pieds nus, marche au bord de l'eau, relevant bien haut d'une main sa soutane pour ne pas la mouiller. Il tient un petit seau rempli d'eau bénite d'une main et de l'autre, armée d'un goupillon, asperge d'eau bénite la mer en murmurant une prière en latin. Les deux femmes arrivent à leur tour. Marie-Antoinette est au bord de l'extase, Elisabeth a l'air d'une élève punie. Elle s'ennuie visiblement et regarde en soupirant au loin comme si elle était à la recherche de quelque chose ou de quelqu'un.*

MARIE-ANTOINETTE : Respirez, Elisabeth, respirez ce bon air marin. Il est plein d'iode.

ELISABETH avec un très fort accent anglais: Ca pue!

MARIE-ANTOINETTE heureuse :Oui, c'est l'odeur du Pays-Basque. L'odeur de l'iode. Il n'y a pas mieux pour la santé. Tiens, mais que fait donc sur la plage ce ministre de Dieu?

ELISABETH *levant le poing* : A bas le culotte!

MARIE-ANTOINETTE *à voix basse*: Silence! Je vous ai interdit de dire ça. Et je vous répète que ce n'est pas : « A bas la culotte » mais la calotte! La ca-lotte.

ELISABETH : Pourquoi vous expliquez comment il faut dire puisque vous interdisez de dire?

MARIE-ANTOINETTE : C'est pour vous apprendre à parler correctement le français. Cela fait partie des tâches que m'ont confiées vos parents.

ELISABETH *s'appliquant*: A bas le...

MARIE-ANTOINETTE: La!

ELISABETH : La... culotte.

MARIE-ANTOINETTE *haussant la voix d'énervement*: Ca-lotte! A bas la calotte!

*Le curé les regarde.*

ELISABETH *criant à son tour* : A bas la calotte!

MARIE-ANTOINETTE *calmée*: Très bien. Enfin, non.

ELISABETH : Why no? Il est la calotte ou le culotte?

MARIE-ANTOINETTE : Oui, on dit « la calotte, et le culotte » heu... la culotte, soit! Mais on ne dit pas « A bas la calotte »!

ELISABETH *outrée*: Vous êtes culotte!

MARIE-ANTOINETTE: Culottée, culot-tée. Pas culotte.

ELISABETH *criant de nouveau* : Vous arrivez de dire à moi on dit « A bas LA calotte »!

MARIE-ANTOINETTE *même jeu*: Oui, on dit « A bas la calotte !» mais ça ne se dit pas; c'est clair?

ELISABETH : Non! Faut-il dire « A bas la calotte » ou n'est-il pas?

MARIE-ANTOINETTE *hurlant, à bout de nerfs*: Oui, il faut dire « A BAS LA CALOTTE»!

LE CURE *qui s'est approché, un peu pincé* : Excusez-moi de me mêler de votre conversation qui ne me regarde pas, mesdames, quoique j'ai l'impression que l'on parle aussi un peu de moi, mais seriez-vous assez obligeantes pour ne pas hurler des mots d'ordre anti-cléricaux pendant ma bénédiction?

MARIE-ANTOINETTE: Oh! Monsieur le curé, ce n'est pas ce que vous croyez, j'apprend à cette jeune-fille...

LE CURE : Apprenez-lui ce que vous croyez bon pour elle, madame, mais un peu moins fort, je vous prie.

MARIE-ANTOINETTE : Je vous assure, mon père, je suis une fervente catholique... Permettez moi de me présenter :mademoiselle Marie-Antoinette Férule de Chaperon, gouvernante d'Elisabeth Barclay, fille unique du comte du Hampshire, onzième du nom.

LE CURE : Très heureux. L'abbé Curutchet, curé de l'église Saint-Eugénie à Biarritz.

MARIE-ANTOINETTE : Désolée d'avoir perturbée votre bénédiction, monsieur le curé. Mais que bénissiez-vous au juste?

LE CURE : Mais la mer, mademoiselle, la mer! Tous les matins, dès potron-minet, je viens jeter quelques gouttes d'eau bénite dans la mer. Il faut vivre avec son temps : nos contemporains ayant tendance à ne plus venir à l'église, c'est l'église qui doit venir à eux. (*Riant*) Je transforme ainsi tous les baigneurs de la plage en grenouilles de bénitier.

ELISABETH : Hors de leur consentement, monsieur le curé.

*Sursaut de Marie-Antoinette devant cette insolence.*

LE CURE : C'est juste, jeune-fille, mais vous conviendrez aussi que je ne leur fais guère de mal. Si cela se trouve : dans un siècle ce n'est peut-être pas quelques gouttes d'eau bénite que les baigneurs trouveront dans leur eau de baignade, mais des produits bien plus dangereux: de l'huile, du pétrole, ou que sais-je?

MARIE-ANTOINETTE *ne pouvant retenir un petit rire idiot* : Du pétrole dans la mer? Mon Dieu quelle idée! Et pourquoi faire?

LE CURE : Allez savoir! Nous sommes dans un siècle d'invention et le progrès n'a pas que du bon : voyez le bruit que font ces bateaux à vapeur et ces souillures de pétrole qu'ils laissent dans le port. Mais je vous prierais de bien vouloir m'excuser : il va bientôt être l'heure de ma première messe.

MARIE-ANTOINETTE : Je vous en prie. Nous visiterons votre église à l'occasion.

LE CURE : Ce n'est pas un musée, mademoiselle.

MARIE-ANTOINETTE: Nous visiterons en ferventes catholiques! En ferventes catholiques!

ELISABETH *à Marie-Antoinette* : Je suis anglicane.

LE CURE : Vous serez toutes deux les bienvenues. (*Saluant.*) Mesdemoiselles...

*Toutes les deux font la révérence.*

MARIE-ANTOINETTE : Retenez cette maxime, Elisabeth : « Le progrès n'a que du bon », c'est très profond. Oh! Regardez, ! Elisabeth, un petit crabe qui a perdu sa maman! Comme il est mignon.

ELISABETH : Cela est une araignée, une mygale!

MARIE-ANTOINETTE : Que racontez-vous là? Une araignée, sur la plage?

ELISABETH : Et pourquoi pas?

MARIE-ANTOINETTE : Pas sur la grande plage de Biarritz, voyons! (*S'appliquant à réciter un slogan publicitaire.*) « Biarritz est la reine des plages et la plages des reines! »

ELISABETH *levant le poing* : Vive la République!

MARIE-ANTOINETTE : Ca suffit! Je vous rappelle que vos parents vous ont envoyée ici pour vous que vous cessiez vos excentricités, vos sottises et autres scandales! Vous êtes la honte de

votre famille. Une famille si ancienne, si illustre, si noble et qui... et qui....

ELISABETH : ... et qui descend du singe.

MARIE-ANTOINETTE *s'étranglant d'indignation*: Pas de blasphème! A Londres, vous vous habillez de pantalons, pour aller manifester avec les suffragettes, au volant d'une voiture automobile, la cigarette aux lèvres. Vous voulez tout faire comme les hommes : boire de l'alcool, courir après les filles!

ELISABETH : Non, après les garçons!

MARIE-ANTOINETTE : Taisez-vous! J'ai promis à vos parents que vous changeriez durant cette villégiature et vous changerez. Mon honneur de dame de compagnie à cinquante francs par mois est en jeu. (*Manquant de s'étrangler d'indignation.*) Et jamais je n'ai failli à mon devoir!

ELISABETH : Calmez-vous, Marie-Antoinette. Respirez le bon air qui pue. Il est odieux, heu... iodieux comme vous dites. (*Marie-Antoinette prend à nouveau 2 ou 3 respirations profondes.*) Là, ça est bien. Nous sommes dans les vacances et je promets que je ne ferai plus la bêtise.

MARIE-ANTOINETTE : Je l'espère. (*Avec fierté.*) Et d'ailleurs, il me semble que vous vous améliorez : ce matin, par exemple, et pour la première fois vous vous êtes levée avant midi. Je ne sais pas pourquoi mais c'est un bon signe.

ELISABETH : Je voulais voir le réveillon des crabes.

MARIE-ANTOINETTE *corrigeant* : Le réveil, le réveil des crabes. Oh, tenez! Si vous aimez les crabes, demain nous nous armerons d'un seau et d'une épuisette et nous essayerons d'en attraper. (*Avec un petit rire infantile.*) C'est terriblement audacieux, mais ce sera follement amusant.

ELISABETH *se moquant* : Oui, nous ferons le safari!

(*Trois guide-baigneurs arrivent sur la plage au pas de gymnastique.*)

## Scène 2.

Marie-Antoinette, Elisabeth, Carcabueno, Chimoun, et Chalbat.

CARCABUENO : Un deux, un deux, un deux! Et pour finir, un peu de gymnastique! (*Carca et Chalbat se mettent à faire des exercices physiques.*)

CHIMOUN : Et ces élégantes dames, souhaiteraient-elles prendre une leçon de natation?

ELISABETH : *Why not?* Mais cet autre garçon qui était ici hier, n'est-il pas aujourd'hui?

CHALBAT : Il ne devrait pas tarder, mademoiselle. (*Riant*) Cela lui est difficile de se lever du lit.

MARIE-ANTOINETTE *prenant Elisabeth par le bras* : Ah, c'était pour ça! Venez ici!

ELISABETH : C'est pour apprendre le nage.

MARIE-ANTOINETTE : Une jeune-fille comme il faut ne doit pas savoir nager.

ELISABETH : Pourquoi?

MARIE-ANTOINETTE : Pour ne pas se mettre toute nue devant le monde.

ELISABETH : Mais mon costume de bain me couvre comme une robe de bal.

MARIE-ANTOINETTE : On ne se baigne pas en robe de bal, non plus!

ELISABETH : Et si la jeune fille comme il faut tombe à la mer, quoi elle fait, alors?

MARIE-ANTOINETTE : Elle appelle au secours, pas trop fort pour ne pas se faire remarquer.

*(Elle sort en entraînant Elisabeth.)*

## NOIR

### Scène 3

Carcabueno, Chimoun, Chalbat.

CHIMOUN : Une demoiselle anglaise.

CARCABUENO : Les Anglais? Tous des radins.

CHIMOUN : Les meilleurs clients, ce sont les Russes.

CHALBAT : On commence à voir des Américains. Ils payent bien aussi.

CARCABUENO : Oui, mais ils savent presque tous nager, et on gagne plus en donnant des leçons qu'en surveillant le bain.

CHALBAT *rigolant et tapant sur l'épaule de Carcabueno* : Et à Joseph Fourquet, dit Carcabueno, notre plus célèbre guide-baigneurs de Biarritz, il manque toujours 19 sous pour en faire vingt.

CHIMOUN *amicalement* : Si au moins tu ne jouais pas au casino, tu garderais ton gain, Carca.

CARCABUENO : Ne parlez plus de ça, s'il vous plaît! J'ai arrêté de jouer, une fois pour toutes.

CHIMOUN : Depuis que madame Fourquet te surveille comme le lait sur le feu.

CHALBAT : Maintenant, sa femme l'accompagne le matin à la plage et une fois sa journée terminée, le ramène à la maison comme un enfant après l'école.

CARCABUENO : Chimoun, dis à ton fils de respecter plus âgé que lui.

CHIMOUN : *Lachai*, Carca! Entre amis, on peut rigoler.

CARCABUENO : Oui, mais pas toujours à mes dépens. Allez, *Dio!* Installons la corde pour le bain avant que les clients n'arrivent.

*Ils commencent à déployer la corde sur le sable.*

### Scène 4.

Carcabueno, Chimoun, Chalbat, Baptiste.

*Baptiste arrive en costume, panama et cigarette aux lèvres.*

CHIMOUN *môqueur* : *Dia!* Qu'aperçois-je? Un américain?

CHALBAT : Baptiste! T'es pas en costume de bain?

CARCABUENO : Qu'est-ce qui se passe, fils?

BAPTISTE : Excuse-moi, papa, je viens te demander l'autorisation de ne pas venir à la plage aujourd'hui.

CARCABUENO : Et tu es venu jusqu'à la plage pour me demander l'autorisation de ne pas venir à la plage?

BAPTISTE : Je ne pouvais pas faire autrement puisque tu étais à la plage.

CARCABUENO : Vas! Vas où tu veux! Tu n'as repris le travail qu'hier et déjà tu veux te reposer? Mais qu'est-ce qui m'a fichu un *mascaragne* pareil!

BAPTISTE : C'est pas pour me reposer, c'est pour aller au café. Tous les voisins m'attendent, ils veulent que je leur raconte mon service militaire. Et puis, dis, c'est dimanche!

CARCABUENO : Le dimanche, les guide-baigneurs travaillent. Tu n'es plus soldat, maintenant. tu dois gagner ton pain.

CHALBAT *riant* : Jusqu'à présent, c'est la guerre que tu devais gagner. Maintenant, c'est ton pain.

CHIMOUN *même jeu* : Le fils à l'auberge, le père au casino : quelle famille!

BAPTISTE *à son père* : Je commencerai demain pour de vrai, promis! Vous avez fait trois ans sans moi, vous pouvez encore attendre un jour.

CARCABUENO : C'une bonne guerre qu' il te faudrait, oui. Trois ans à rien faire!

BAPTISTE *ridiculement important* : Pendant trois ans, j'ai protégé la France. Ce n'est pas ma faute s'il n'y a pas eu de guerre.

CHALBAT : Moi, je n'ai fait qu'un an de service, Dieu merci.

BAPTISTE *avec un geste évoquant la faible constitution de son ami* : Parce ce qu'ils t'ont trouvé trop *chiflahutte*.

CHALBAT : Non, monsieur. Parce que j'ai fait des études et que je vais être instituteur, c'est la loi.

CARCABUENO : Bon, pour aujourd'hui, passe! Mais n'oublies pas qu'à la fin de l'été tu te maries et qu'un mariage, ça coûte cher.

CHIMOUN : Tu le maries à ma fille, Carca, et moi je ne joue pas au casino! A la Maïte, une jolie dot je peux donner, oui.

CHALBAT *tapant dans le dos de Baptiste* : Les noces de mon unique soeur et de mon meilleur ami, ça va être la fête!

*Chimoun prend Carca par le bras et fait quelques pas en discutant avec lui.*

BAPTISTE : Et tes noces à toi, c'est pour quand?

CHALBAT : Dès qu'elle voudra.

BAPTISTE : Qui?

CHALBAT : Celle que j'aime.

BAPTISTE : Qui c'est?

CHALBAT : C'est mon secret, je ne l'ai dit à personne! Même pas à elle..

BAPTISTE : Il n'y a pas de secret entre amis.

CHALBAT *bas* : Ta soeur, Virginie.

BAPTISTE : Je le savais! Ca se voit qu'elle est amoureuse, elle aussi.

CHALBAT : Ah bon, à quoi ?

BAPTISTE : Elle est encore plus bête que d'habitude.

CARCABUENO : Bon, c'est très joli tout ça, mais j'aperçois ma première cliente : le vieille comtesse espagnole.

BAPTISTE : Bon, bé, moi, j'y vais. On m'attend.

CARCABUENO : C'est ça : ce serait dommage d'arriver en retard au troquet. (*En saluant bas avec son son bérêt*) *Mis respectos de la mañana, señora condessa!*

**Scène 5.**  
Marie, Marthe.

*La maison des Etcheverry, en fin d'après-midi. Les deux femmes bavardent en prenant le café.*

MARTHE : Encore une lichette, Marie?

MARIE : Pas à cette heure-ci, Marthe. Le café, tu sais...

MARTHE : *Icho!* Ne va pas dire qu'on boit du café, malheureuse!

MARIE : Et qu'est-ce que c'est donc?

MARTHE : De l' «*akeitia* ».

MARIE : De... quoi?

MARTHE : De l'*a-kei-ti-a*. C'est comme ça qu'on appelle le café, nous, dans le Pays-basque intérieur : *akeitia*.

MARIE : Mais, Marthe, ici, tu n'es pas au fin fond du Pays-basque! Tu es à Biarritz.

MARTHE : Et alors?

MARIE : Et alors, à Biarritz c'est le vingtième siècle! Et les femmes, si elles ont envie de boire du café, elles boivent du café.

MARTHE : Et elles fument aussi, c'est pas un exemple! (*S'échauffant brusquement.*) Qu'est ce que tu voudrais? Que je fume le cigare en buvant du cognac? Mais traite-moi de fille de pute, tant que tu y es!

MARIE : Je ne te traite pas de pute, mais si tu aimes boire du café, dis-le! C'est quand même pas

un péché.

MARTHE : Au Pays-basque, si! Et je ne veux pas que ma famille *save* que je bois du café, un point c'est tout!

MARIE : Et eux, ils ne boivent jamais une goutte de café?

MARTHE : Non, comme moi : que de l'akeitia, .

MARIE : Tu veux que je te dise ce que je pense de tes *genses* du Pays-basque intérieur?

MARTHE : Je sais : ce sont des sauvages.

MARIE : Pas tous, certains ont été domestiqués.

MARTHE : Dis-donc, Marie, tu n'es pas venue jusqu'à chez moi pour me dire que ma famille n'est qu'une harde de sangliers puants? (*Prenant feu.*) Tu n'as qu'à dire que tu ne veux pas d'une autre tasse, c'est facile!

MARIE : Comme de dire que tu aimes le café!

MARTHE *Se levant et hurlant* : Je n'aime pas le café, j'aime l'akeitia! *Alou sikina!* Mais pourquoi tu es venue me voir? Pour me mettre hors de moi?

MARIE *vociférant* : Non! Pour blaguer gentiment entre amies!

MARTHE *de toutes ses forces* : Hé bé, on peut dire pas dire que ça *soye* réussi!

(*Les deux femmes sont debout, nez contre nez, au-dessus de la table. Un court temps.*)

MARIE *Toujours dans la même position, calmement* : Bon, et maintenant, qu'est-ce qu'on fait: on s'étripe ou on blague?

MARTHE *même jeu* : Je préfère blaguer.

MARIE *se rasseyant avec volupté*: De qui va-t-on blaguer?

MARTHE *même jeu* : Tu sais que je n'aime pas du tout dire du mal des *genses*.

MARIE : C'est vrai. Moi non plus, je n'aime pas du tout dire du mal des *genses*.

LES DEUX: Alors, de qui va-t-on blaguer?

MARTHE *faisant la liste*: Le petit Adolphe...

MARIE : C'est fait. Le gros Enrique...

MARTHE : C'est fait. Emilie qui a le feu aux fesses...

MARIE : C'est fait. La batarde de monsieur Jaulerry...

MARTHE : C'est fait. Celui qui dépense tout son argent au casino, Car... Car... (*Elle se rend compte de ce qu'elle est en train de dire.*)

MARIE : On ne le fera pas.

MARTHE : On ne le fera pas.

MARIE : Oh! La fille Elissalde! On l'a pas fait. Est-ce que tu connais les Elissalde, Marthe?

MARTHE *dévorée de curiosité* : Je connaîtrai si ça vaut la peine, t'inquiètes pas, continue!

MARIE : Hé bé, la fille Elissalde, une petite qui a l'âge de ta Maïté, hein?

MARTHE : Oui.

MARIE : Hé bé, elle a un polichinelle dans le tiroir, et sans la bague au doigt.

MARTHE : *Iéchouch, Maia, Chochépé!* Sans être mariée, mais quelle cochonnerie!

MARIE : Je ne te le fais pas dire. Il y a longtemps qu'elle a le cul incandescent, celle-là. Comme sa mère : une truie en chaleur.

MARTHE : Mais quelle honte!

MARIE : Honte? La honte des hontes, oui. La honte suprême! Plutôt qu'il arrive une chose pareille à ma fille, je préfère, tu m'entends? Je préfère aller vivre en enfer, à l'instant, sans même finir la vaisselle. Si j'étais la mère de cette catin, mais... tiens, je la tuerais de ces propres mains que voici sans même prendre le temps de les essuyer! (*Sans transition.*) Bon. C'est très intéressant, tout ça, mais je dois rentrer.

MARTHE : Pas si tôt!

MARIE : Tu as autre chose d'intéressant?

MARTHE : J'ai peur qu'on ait fait le tour de la ville.

MARIE *avec un petit rire gêné* : Oui, les seules qu'on a épargnées, c'est nous.

MARTHE *le plus naturellement du monde* : Parce que nous sommes amies.

MARIE *même jeu* : Et parce que nous sommes ensemble. (*Se levant.*) Bon, si tu n'as rien d'autre...

MARTHE *timidement* : C'est à dire... que j'ai quelque chose mais... Promets-moi que tu n'iras pas le répéter, surtout à ton mari!

MARIE : Carca? Il y a vingt ans que je ne lui adresse plus la parole! Sauf pour l'engueuler. C'est juré. Tu veux que je crache?

MARTHE : Non, je viens de passer la serpillière. Bon, tu sais ce nouvel établissement de bains que la mairie vient de construire au Port-Vieux? Tout beau, tout moderne?

MARIE : Oui, oui, eh bien?

MARTHE *après avoir regardé à droite et à gauche* : Chimoun et moi, on va l'acheter.

MARIE : Comment ça? La mairie ne l'a pas encore adjudé, le délai pour les dépôts des offres ne se termine que dans trois jours.

MARTHE : Oui, mais le quatrième adjoint au maire...

MARIE : Celui qui boit?

MARTHE : Celui qui boit. Il nous a dit, entre deux verres, que de toutes les offres reçues, la nôtre était « la mieux disante » et que, si d'ans le délai prévu, il n'y en avait pas de meilleure, l'établissement de bains était à nous!

MARIE : Combien vous avez proposé? (*Après une petite hésitation, Marthe lui dit à l'oreille.*) A peine?. C'est pas vai!

MARTHE : Aussi vrai que je n'aime pas du tout dire du mal des *genses*. Un établissement de bains sur la plage du Port-Vieux, tu te rend compte? Avec un emplacement pareil, on va vite s'enrichir.

MARIE : *Steu* chance!

MARTHE : Ne vas pas raconter ça à n'importe qui au moins! Qu'un *gaïstaguinne* ne fasse pas une offre plus intéressante que la nôtre au dernier moment.

MARIE : Tu penses: tu peux me faire confiance. Comme, j'espère, je peux te faire confiance? Tu racontes pas au moins que je joue tous les soirs aux cartes avec Carca pour l'empêcher d'aller jouer au casino? Tout les *genses* se riraient de nous.

MARTHE : Tu penses! J'avais déjà oublié. Mais tu fais bien de me le rappeler.

*Elles se font la bise.*

MARIE : *Poutou*, Marthe.

MARTHE : *Potia*, Marie.

*Marthe suit Marie qui sort.*

MARIE : Ou vas-tu?

MARTHE : Chez ma première voisine.

MARIE : Pourquoi?

MARTHE : J'ai oublié de lui dire quelque chose.

MARIE *souçonneuse* : Quoi?

MARTHE *après avoir cherché* : Que je bois pas de café. Elle le sait pas.

*Elles sortent toutes les deux, Marie très souçonneuse, Marie en essayant d'étouffer un fou-rire.*

## **Scène 6.**

Carcabueno, Marie.

*C'est le soir, chez les « Carcabueno ». Ils jouent aux cartes, avec un profond ennui de part et d'autre. Carca prend la bouteille pour se servir. Marie la lui enlève des mains.*

MARIE : Laisse cette bouteille à sa place.

CARCA : Marie, je m'ennuie terriblement! Si je bois pas de temps en temps....

MARIE : Tu t'ennuies terriblement? Tu ne t'ennuyais pas quand tu jouais au casino!

CARCA : Au casino, je jouais de l'argent. Ca met un peu de piment à l'omelette.

MARIE : Tu veux du piment? (*Elle se lève et ramène une poivrière de la cuisine.*) En voilà! Tu n'en auras pas d'autre. Puisque tu m'as épousée, c'est moi, maintenant le seul piment de ta vie.

CARCA *marmonnant* : Mon poison, oui.

MARIE : Comment?

CARCA : Mon... mon bouchon, je disais. Tu es mon petit bouchon, non?

MARIE : Fais attention, Carcabueno, je t'ai à l'oeil! Moi, je sacrifie ma vie pour toi, je suis... Jésus-Christ faite femme.

CARCA *trouvant l'expression excessive*: Oh! Oh!

MARIE : Oui, oui! Si je joue aux cartes alors que j'ai horreur de ça, c'est à cause de toi, et jouer aux cartes pour moi, c'est un vrai chemin de croix..

CARCA : Mais si tu n'aimes pas ça et que ça m'ennuie, pourquoi on y joue tous les deux, alors?

MARIE : Tu le sais très bien : pour que tu arrêtes d'y jouer.

CARCA : Curieux remède.

MARIE : Fais le comique, fais! Je ne veux pas que tu retournes au casino pour nous ruiner définitivement. Vivre pauvre toute sa vie, passe encore! Mais mourir pauvre, ça, je ne le supporterai pas! (*Un court temps.*) Et tant mieux si tu t'ennuies en jouant, ça prouve que t'es en voie de guérison.

CARCA : Bon, bon. Alors, passes-moi la bouteille, que j'arrête de boire aussi.

MARIE : Continues à faire le comique, continues et tu verras : un de ces jours, je demanderai le divorce.

CARCA *plein d'espoir* : Ah, oui?

MARIE : Oui, je t'abandonnerai et tu pourras aller boire, jouer au casino, faire le *festeire* avec des femmes de petite vertu et tes copains. Tu verras si c'est marrant!

CARCA *hypocritement attristé* : C'est vrai, marie, tu vas me divorcer?

MARIE : Mais non.

CARCA *déçu* : Ah.

MARIE : Ca coûte de l'argent.

CARCA : Mais, je vais à nouveau en gagner maintenant.

MARIE : J'espère. Une femme comme moi, la femme d'un homme comme toi! Non mais quel gaspillage! Il y a deux ans encore, j'étais presque riche, quasiment une bourgeoise, l'avenir m'appartenait, et maintenant, tu as des dettes partout: chez le boucher, le boulanger, l'épicier, le maraîcher, le cordonnier!

CARCA : T'*escagasse* pas, va! Un jour, il y en a bien un qui ira se baigner et si j'ai la chance de le sauver de la noyade, après, il nous fera peut-être une remise.

MARIE *affligée devant tant d'innocence* : Pauvre Carcabueno! Sans moi, je ne sais pas ce que tu ferais.

CARCA : Moi, je sais.

MARIE : Oui, tu retournerais au casino.

(*Un court temps.*)

CARCA *jouant les chiens battus* : Marie, la bouteille. S'il te plaît.

MARIE : J'ai dit non. Et fais un peu attention, tu joues comme un *loloï*.

CARCA : Ah! Cette fois, j'ai gagné.

MARIE : Perdu.

CARCA : Gagné!

MARIE : Perdu! Tu perds tout le temps, comme au casino! (*Bougonnant.*) C'est pourtant pas difficile la belote.

CARCA : Quoi?

MARIE : Je dis: la belote, c'est pas difficile.

CARCA : On joue à la belote?

MARIE : Eh, oui, on joue à la belote! A quoi tu joues, toi?

CARCA : Au poker!

MARIE : Oh, Mais pauvre *mascagne*, pauvre pauvre couillon de la lune, ça ne m'étonne pas si tu perds tout le temps: si ça se trouve, au casino, tu jouais à la belote! Té, tu me désespères.

CARCA : Belote ou poker, jouer sans argent, ça m'ennuie. Si on allait se coucher? Pour changer de jeu?

MARIE *effrayée* : Se coucher? Pourquoi faire?

CARCA *qui comprend ce qui lui a traversé l'esprit* : Pour dormir!.

MARIE : Ah! Tu m'as fait peur. Je ne pourrais pas fermer l'oreille, Je pense toujours à cet établissement de bains dont je t'ai parlé.

CARCA : Oh! Qu'est-ce que tu veux! On n'a pas le premier sou pour faire une offre à la mairie.

MARIE : Et c'est bien dommage parce que grâce à cette pipelette, cette *blagassouse* de Marthe, on sait quel prix il faudrait proposer pour l'emporter. Et pour pas très cher en plus. On ferait une sacrée affaire.

CARCA : Ah, oui, alors! La plage du Port-Vieux, c'est la plus proche du centre ville, une petite baie paradisiaque, bien protégée, une situation exceptionnelle. Pour un guide-baigneur? Et comment! Oh! Té! Je vois d'ici écrit en grosses lettres : « Etablissement moderne de bains de mer biarrot Carcabueno ». Hé? Hé? Et Tant pis, on le verra pas;

MARIE *frappant violemment la table et se levant* : On le verra! C'est toi le meilleur des guide-baigneurs de Biarritz, le plus décoré, le plus célèbre, et pas M. Chimoun Etcheverry. Ces bains, ils te reviennent de droit!

CARCA : Marie, on n'a pas un sou vaillant.

MARIE : On en aura. Vas au casino!

CARCA : Hein?

MARIE *levant la main, menaçante*: Vas au casino! Ce soir-même, maintenant. Dépêche-toi!

CARCA : C'était pas la peine de m'obliger à jouer aux cartes tous les soirs pendant des mois, pour finir par m'envoyer au casino!

MARIE : Je t'entraînais, vas-y! C'est la chance de notre vie, je le sens!

CARCA : Mais, Marie, même si je gagnais, je ne peux pas faire une chose pareille à mon meilleur ami. Chimoun a travaillé dur pour faire ces économies!

MARIE : Nous aussi, on a travaillé dur, et nous aussi on a le droit de faire une offre.

CARCA : Mais il finira bien par apprendre que cette *cuge* de Marthe t'as dit le montant de leur offre et qu'on les a *badiné*.

MARIE *Illuminée* : C'est la volonté de Dieu! Les gros poissons mangent les petits, comme dans la Bible.

CARCA : Dans la Bible, les gros poissons mangent pas les petits, jamais!

MARIE : Ah, non? Et ils vivent de quoi, alors? Carcabueno, écoute-moi, tu es un gros poisson, un grand poisson. Le plus grand poisson que les plages de Biarritz ont jamais vu. Quand nos anciens ont mis une baleine sur les armoiries de la ville, c'est à toi qu'ils pensaient! Crois en ta grandeur.

CARCA : Mais, Marie, Chimoun est mon ami, Marthe est ton amie. Notre fils va épouser leur fille!

MARIE : S'ils sont vraiment nos amis, ils seront contents pour nous. Et de toute façon : c'est le Ciel qui le veut.

CARCA : Comment tu le sais? T'entends des voix, maintenant?

MARIE : Ecoute, c'est facile : tu vas au casino: si tu perds, nous ne dirons rien et nous leur laisserons l'établissement de bains...

CARCA : Si je perds, on pourra pas faire autrement.

MARIE : ... et on aura notre conscience pour nous. Mais si tu gagnes... ça veut dire que c'est le Ciel qui le veut et on aura notre encore conscience pour nous! Et l'argent aussi.

CARCA *après un court temps de réflexion* : J'y vais!

MARIE : Attends! Il faut que je te donne l'argent. (*Elle retrousse ses jupes et retire de sa jarretière une liasse de billets.*)

CARCA : C'est là-dedans que tu caches les sous?

MARIE : Je me suis dit que c'était le dernier endroit que tu voudrais fouiller.

CARCA : C'est sûr.

MARIE : Tiens!

CARCA : Hou là! Tant que ça?

MARIE : Tu ne te rends pas compte de ce que tu gagnes. (*En rangeant ses jupons.*) Ni de ce que tu perds, d'ailleurs!

CARCA : Oh! Tu sais, Marie, la dernière fois qu'on a essayé de faire l'amour...

MARIE : Non. Je parle de ce que tu perds au casino.

CARCA : Ah! (*Revenant à son sujet.*) Marie, jamais je n'oserais faire ça à Chimoun!

MARIE : Allez, sois un homme; trahir un ami, ce n'est qu'un mauvais moment à passer! (*pour l'encourager, comme à un enfant.*) Et puis, tu perdras peut-être.

CARCA : J'espère!

MARIE *lui tendant la bouteille* : Prends courage!

CARCA : Oui. (*Il boit au goulot puis Marie veut lui retirer la bouteille.*) Une dernière goutte de courage! (*Il boit.*)

MARIE : Et maintenant, file!

CARCA : J'y vais!

*Il sort en courant. Marie voit la bouteille qu'elle a encore en mains et se met à la poursuite de Carca.*

MARIE : Carca, prends la bouteille! Carca, prends la bouteille!

## NOIR

### Scène 7.

*La place principale de Biarritz, à la tombée de la nuit. Un bal se prépare. L'on entend le murmure de la foule et des instruments qui s'accordent. Maïté, poursuivie par Baptiste, entre en courant et en riant.*

BAPTISTE : Un baiser!

MAITE : T'en as assez eu.

BAPTISTE : Après trois années de service militaire, je mérite plus.

MAITE: Tu as été fidèle?

BAPTISTE *se mettant au garde-à-vous* : Autant qu'à la Patrie.

MAITE : Bon. Tu auras tout ce que tu veux... (*mouvement de Baptiste vers elle.*) Quand on sera

mariés!

BAPTISTE : Non. Aujourd'hui même. Allons à la plage.

MAITE : A la plage, à cette heure-ci?

BAPTISTE *avec intention*: Oui, à la plage de la « Chambre d'amour ».

MAITE *riant* : Ce n'est pas la plus proche.

BAPTISTE : Mais la plus appropriée? avec sa grotte protégée des regards et son sable moëlleux.

MAITE : Je dois y aller. Cet été, je me suis placée dans la maison de touristes et ce soir ils ont une réception. On m'attend pour servir. *(Elle amorce un mouvement pour partir et se ravise.)* Si tu voyais cette maison... ils ont l'électricité dans toutes les pièces!

BAPTISTE : L'électricité? Bah! C'est une mode qui passera vite. Pour s'éclairer, la lampe à pétrole c'est quand même plus pratique.

MAITE : Ils ont aussi un ascenseur, rien que pour eux.

BAPTISTE *riant de bon coeur* : Un ascenseur dans une maison? Ah! Ah! Ah! Ces fainnants! Mais c'est ridicule!

MAITE *riant* : Bon, j'y vais. A demain! *(Baptiste la retient par la main.)*

BAPTISTE : Un baiser!

Maïté : Ferme les yeux.

*(Il s'exécute et elle lui donne une petite gifle et s'échappe en courant et riant.)*

BAPTISTE : Méchante fille! Ca se voit que tu m'aimes pas autant que je t'aime! *(Il tourne la tête et aperçoit quelqu'un au loin. Il retrouve un large sourire et appelle.)* Té, Marion! Adiou, belle Marion! *(Il disparaît en se frisant la moustache.)*

### Scène 8.

Elisabeth, Marie-Antoinette, puis le curé.

*Elisabeth et sa dame de compagnie, cette dernière particulièrement raide et méfiante, entrent sur la place. Elles regardent à droite et à gauche.*

MARIE-ANTOINETTE : Il n'y a personne. Je vous l'avais dit, c'est trop tôt. Le bal n'est pas encore commencé.

ELISABETH : Oui, mais à la cause de votre *maudite* dîner, nous ne pourrons pas longtemps rester et je veux assister le fameux bal du quatorze juillet.

MARIE-ANTOINETTE : Vous vous devez d'inviter chez vous la communauté britannique en villégiature sur la Côte-Basque. Et ce dîner n'est pas maudit, mais plutôt béni puisque nous aurons le vénérable pasteur Bush.

ELISABETH *le poing levé* : A bas la culotte!

MARIE-ANTOINETTE : Pas la culotte, la caaaaaaalotte! A bas la caaaaaaalotte! Et si vous

répétez ça encore une fois, vous m'entendez? une seule fois? je vous baïllonne, en plein Biarritz! Enfin, est-ce l'exemple que je vous donne, moi, de crier comme cela en levant le poing en place publique « A bas la calotte! A bas la calotte! »

*Les passants, scandalisés ou amusés, se retournent sur Marie-Antoinette.*

ELISABETH : D'accord, alors je dirai plus.

MARIE-ANTOINETTE : Très bien.

ELISABETH : En la place je dirai (*levant le poing*): « A bas le gros couillon! »

MARIE-ANTOINETTE : Comment? Que dites-vous là?

ELISABETH : J'ai entendu dire quelqu'un dans la manifestation, ce après-midi.

MARIE-ANTOINETTE : Non, mais... répétez, doucement, tout bas, hein?... pour être sûre.

ELISABETH : Vous souvenez : les ouvriers criaient les prêtres : « A bas la.. ce que je ne dois pas dire » et aussi « A bas le gros couillon !»

MARIE-ANTOINETTE : Ce n'est pas possible.

ELISABETH : Oui.

MARIE-ANTOINETTE : Non, ce n'est pas possible qu'ils aient crié ça; même des ouvriers! (*Comprenant soudain.*) Ah! Ah! Ah! Oui! Ah! Ah! Ah! Mais non! Pas « le gros couillon », «le goupillon »! « A bas le goupillon! ». Oui, c'est comme cela que les sans-Dieu appellent avec mépris la sainte Eglise et ses ministres : le goupillon.

ELISABETH : Le goupillon? Quoi est le goupillon?

MARIE-ANTOINETTE : C'est le petit instrument des prêtres pour asperger l'assistance d'eau bénite.

ELISABETH : Ah, *the*... Mais ils disaient bien « gros couillon » j'ai entendu. Quoi est ce qu'un « gros couillon ».

MARIE-ANTOINETTE *gênée* : Rien. Ce n'est pas français, gascon peut-être, vous avez dû mal comprendre.

ELISABETH : Oui, j'ai compris. Ils répétaient « A bas le gros couillon »!

MARIE-ANTOINETTE : Ah! Ne soyez pas insolente, je vous dis que non! Ils disaient « A bas le goupillon! », vous m'entendez? « A bas le goupillon! », c'est clair? « A bas le goupillon! » « A bas... »

*Le curé Curutchet passe à ce moment-là. Marie-Antoinette s'arrête net, le bras en l'air, bouche ouverte.*

LE CURE *sévère*: Je vois, mademoiselle Férule de Chaperon, que votre zèle pour éduquer cette jeune-fille est infatigable. C'est du matin au soir que vous lui enseignez le catéchisme en fervente catholique.

MARIE-ANTOINETTE *souriant abominablement* : Monsieur le curé Curucucu... Curucucu...

LE CURE : Curutchet.

MARIE-ANTOINETTE : Monsieur le cruel, le cruré, le curé... Ce n'est pas ce que vous croyez., ce n'est pas du tout...

LE CURE : Oui, c'est comme ce matin...

MARIE-ANTOINETTE : Exactement, je lui disais...

LE CURE : A bas le goupillon. Alors que je passais; et sans doute à mon intention?

MARIE-ANTOINETTE : Absolument pas! Je disais...

ELISABETH *voulant aider* : « A bas le gros couillon! »

MARIE-ANTOINETTE : Mais non!

ELISABETH : Oui. Mais cela veut rien signifier.

LE CURE : Vous trouvez?

MARIE-ANTOINETTE : C'est une affreuse seconde méprise, monsieur le curé. Cette jeune-fille ne maîtrise pas encore notre langue...

LE CURE : Et vous vous chargez de lui en faire connaître toutes les richesses, l'argot compris.

MARIE-ANTOINETTE : Ce n'est pas moi! En entend de ces choses de nos jours dans la rue!

LE CURE : Si vous ne les criez pas du matin au soir, sur la plage et en place publique, on les entendrait moins.

MARIE-ANTOINETTE : Je la mettais en garde... (*S'agenouillant devant le curé, avec véhémence.*) Je jure à votre Sainteté, que je suis une fervente catholique depuis plus de trois cents ans!

*Elisabeth retient un fou rire.*

LE CURE *gêné*: Relevez-vous, je vous en pris!

MARIE-ANTOINETTE : Pas avant que vous m'ayez donné l'absolution.

LE CURE : Entendu, entendu! Je vois qu'effectivement, il s'agit d'un malheureux concours de circonstances, n'en parlons plus.

MARIE-ANTOINETTE *se relevant, apaisée* : Merci, monsieur le curé. Il n'y a rien que je ne suis prête à faire pour vous prouver mon attachement à la Sainte Eglise catholique, vous m'entendez? Rien!.

LE CURE : Je n'en doute pas, je n'en doute pas. L'incident est clos.

*(Un très court temps de gêne.)*

MARIE-ANTOINETTE : Savez-vous quand doit commencer le bal?

LE CURE : Oh! Mais... sans plus tarder.

ELISABETH : Vous êtes venu danser, vous aussi, monsieur le curé?

LE CURE à *Marie-Antoinette qui a un haut-le-coeur*: Ne vous alarmez pas. (*A Elisabeth.*) Vous ne le savez sans doute pas, mademoiselle, mais nous autres, prêtres basques, ne sommes pas les derniers à danser, à chanter, ou à jouer à la pelote.

(*La musique se fait entendre. Chalbat et Virginie entrent en dansant.*)

ELISABETH : Oh! Ca commence!

(*Baptiste entre à son tour, en se tenant la joue. On devine qu'il vient de prendre une gifle de la dite Marion de tout à l'heure.*)

BAPTISTE *bougonnant* : Belle-Marion, Belle-Salope, oui.

ELISABETH *montrant Baptiste* : Marie-Antoinette, je dois une danse à ce jeune-homme.

MARIE-ANTOINETTE : Comment cela? Vous n'avez même pas été présentés. De plus, il est évident qu'il s'agit d'une personne du peuple.

ELISABETH : Ici, nous sommes tous égaux. (*Levant le poing.*) Vive le République!

LE CURE : Tranquillisez-vous, mademoiselle, je connais ce garçon. Il est d'une famille modeste mais très respectable.

MARIE-ANTOINETTE : C'est à dire... que je ne voudrais pas qu'elle apprenne les mauvaises manières.

LE CURE : Vous l'avez déjà vous-même... (*Se reprenant*) sagement mise en garde.

ELISABETH : Je vous laisse danser avec monsieur le curé, Marie-Antoinette, puisque vous ne savez pas jouer à la pelote! (*Elle rejoint Baptiste.*)

LE CURE : Quelle enfant plein de vivacité!

MARIE-ANTOINETTE : Trop. Il n'y a plus guère de morale en ce monde. Sur la plage, j'ai vu des filles et des garçons jouer ensemble, sans aucune vergogne, dans des costumes de bain... indécents! Tous ces rires au milieu de ces corps jeunes, beaux.. j'ai cru être en enfer.

LE CURE : Tant que tous cela reste bon enfant...

MARIE-ANTOINETTE : J'ai entendu dire qu'il y avait dans les environs une plage nommée « la Chambre d'amour », est-ce exact?

LE CURE : Tout à fait. Elle possède une ravissante grotte.

MARIE-ANTOINETTE : Une grotte? Est-elle dédiée à la Vierge, comme celle de Lourdes?

LE CURE : Hélas, non. Elle serait plutôt dédié aux vierges, au pluriel. Mais vous serait-il agréable de la visiter en ma compagnie pendant que la jeunesse s'amuse? Je vous raconterai la légende édifiante courant au sujet de cette grotte.

MARIE-ANTOINETTE : Mais... je ne peux pas laisser Elisabeth seule. (*Elle montre Elisabeth dansant avec Baptiste.*)

LE CURE : Elle n'est pas seule. Et en bonnes mains. Faites-moi ce plaisir.

MARIE-ANTOINETTE *minaudant* : Je vous ai promis de vous prouver ma fervente catholicité et je commencerai donc par la vertu de l'obéissance, mon père.

LE CURE : Voilà qui est bien dit, ma fille.

MARIE-ANTOINETTE *en partant avec lui* : Mais quelle est la raison pour laquelle on appelle cet endroit la « Chambre d'amour »?

LE CURE : Une fois là-bas, je suis sûr que vous comprendrez.

*(Ils quittent la place. Chalbat et Virginie entrent en dansant, alors que Baptiste et Elisabeth s'éloignent.)*

### Scène 9.

Chalbat et Virginie.

*Le morceau se termine. Les deux danseurs se séparent. Virginie continue à tourbillonner comme pour se griser.*

VIRGINIE : Ah! que je suis heureuse!

CHALBAT : C'est vrai, Virginie?

VIRGINIE : Oui, je suis jeune, pleine de vie et de fol espoir. Je dois te dire quelque chose, Chalbat!

CHALBAT : Moi, aussi, Virginie. Et il se pourrait que ce soit la même chose.

VIRGINIE : Je suis si heureuse que je voudrais que tout le monde le soit comme moi!

CHALBAT : Pour moi, il me suffit que, toi, tu le sois.

VIRGINIE : Dis-moi d'abord ta raison d'être heureux à toi.

CHALBAT : Jamais! Honneur aux dames!

VIRGINE : Viens t'asseoir sur ce banc. Nous serons mieux pour nous dire nos secrets. *(ils s'asseyent.)* Chalbat, tous les deux, nous nous connaissons depuis toujours.

CHALBAT : Depuis notre naissance, en tout cas.

VIRGINIE : Nous avons passé toute notre enfance ensemble, avec mon frère Baptiste et ta soeur Maïté, et cela a été jusqu'à présent une amitié sans nuages.

CHALBAT : Oui, nous formons un bonne bande tous les quatre.

VIRGINIE : A la fin de l'été, Baptiste et Maïté vont se marier.

CHALBAT : Eh oui, ce sera la fin de leur amitié! *(Tous les deux rient.)*

VIRGINIE : Chalbat, qu'est-ce que tu dirais si, en même temps que leur mariage, on en célébrait un autre?

CHALBAT : Deux mariages, deux fois plus de bonheur!

VIRGINIE *minaudant* : Ce second mariage, Chalbat, ce serait le mien.

CHALBAT *même jeu* : J'avais compris, Virginie.

VIRGINIE *timidement* : Voudrais-tu... prendre part à ce mariage?

CHALBAT : Virginie! De tout mon coeur!

VIRGINIE : Ah! Chalbat, quelle joie tu me donnes!

CHALBAT : Et à moi, donc, Virginie!

VIRGINIE : Je craignais que tu refuses!

CHALBAT : Refuser? Tu es folle! Mais pourquoi?

VIRGINIE : Parce que tu es un farouche républicain et que tu ne veux pas mettre le pied à l'église.

CHALBAT : Mais pour une chose pareille, c'est à genoux que j'irais! (*Il s'agenouille.*)

VIRGINIE : Alors tu dis « oui »?

CHALBAT : Oui, Virginie. Je te dis « oui ».

VIRGINIE : Ouf! Tant mieux, j'avais peur de devoir chercher un autre témoin.

CHALBAT *après une seconde de stupéfaction* : Un autre... quoi?

VIRGINIE : Un autre témoin. Si tu avais refusé, ça m'aurait vraiment fait de la peine. Merci, Chalbat! Je sais que c'est un vrai sacrifice que tu fais pour moi.

CHALBAT : Ce n'est rien. Mais... et... c'est... c'est avec qui que tu te maries? On le connaît ?

VIRGINIE : Il ne voulait pas que je le présente parce que c'est un parisien, d'une grande famille. Un futur brillant avocat. (*Riant.*) Il a si bien plaidé ma cause auprès de ses parents qu'ils ont tout de suite donné leur accord à notre mariage. Tu te rends compte: je vais épouser un avocat!

CHALBAT : Et... tu le connais... depuis quand?

VIRGINIE : Depuis presque trois mois! (*Un petit temps pendant lequel elle est plongée dans sa rêverie.*) Et toi, alors, ta raison d'être heureux?

CHALBAT : Heu... la mienne?

VIRGINIE : Oui.

CHALBAT : C'est... Tu sais... en septembre, je vais être nommé instituteur à Biarritz même.

VIRGINIE : C'est vrai? Qu'est-ce que tu dois être heureux!

CHALBAT *pleurant* : A en pleurer. Etre instituteur dans ma ville, c'était mon rêve.

VIRGINIE : Tu auras beaucoup d'enfants?

CHALBAT : Pas trop, j'espère.

VIRGINIE : Moi, j'en veux plein et je te les donnerai pour tu leur fasse l'école. (*Le prenant par la main.*) Allez, viens, on va danser pour fêter ça!

*(Elle sort tourbillonnante, suivi de Chalbat abattu.)*

**Scène 10.**

Baptiste, Elisabeth.

*(Ils entrent en dansant. Le morceau finit.)*

BAPTISTE : Quelle danseuse vous faites, infatigable!

ELISABETH : Que voulez dire-vous? Que cela est *fatiguable* de danser avec moi?

BAPTISTE : Non, pas du tout.

ELISABETH *lui caressant la poitrine* : Pour un fort garçon comme vous, cela ne doit être rien de soulever une fille comme moi, même toute la nuit.

BAPTISTE : Sûr. J'en ai levé des plus lourdes que vous, quand j'étais à l'armée.

ELISABETH : Ah? Vous avez connu beaucoup d'autres femmes?

BAPTISTE : Tu parles! À côté de la caserne, y avait le bordel.

ELISABETH *refroidie* : Un conseil, Baptiste : vous êtes joli garçon assez, mais vous encore plus joli quand vous taisez vous.

BAPTISTE : C'est ce qu'on me disait aussi à l'armée : de la fermer.

ELISABETH : Faites même chose avec moi, si vous voulez être bon guide-baigneur.

BAPTISTE : D'accord. *(Un court silence.)* Cependant, pour vous apprendre à nager, il faudra bien que je parle.

ELISABETH : Il suffira de montrer à moi les gestes.

BAPTISTE : D'accord. *(un court temps.)* Ce seront des leçons... particulières.

ELISABETH : Mais payées bien. Pardonnez à moi, j'ai un dîner à la maison, maintenant. À demain, donc.

BAPTISTE : À demain, à la plage.

ELISABETH : Non pas la plage, à mon maison.

BAPTISTE : Chez vous? Pour apprendre à nager?

ELISABETH : Oui, le dame de compagnie ne veut pas moi toute nue sur la plage.

BAPTISTE : Ah! Parce que... Ce seront des leçons vraiment particulières!

ELISABETH : Mais vraiment payées bien. Mais où est Marie-Antoinette? Cela est excentrique, ça est la première fois que elle laisse seule moi. L'heure est presque *trépassée*.

BAPTISTE *apercevant Chalbat passant, accablé* : Té, Chalbat! Alors, tu t'amuses?

CHALBAT : Comme un petit fou. *(Sinistre)* Ou plutôt comme un grand fou. Et toi?

BAPTISTE *soulagé* : Ah bé, je suis content de voir enfin un copain.

ELISABETH *à l'adresse de Baptiste* : Merci!

BAPTISTE : Allons nous amuser un peu!

*(Ils sortent tous les deux, bras dessus, bras dessous.)*

### Scène 11.

Elisabeth et Marie-Antoinette.

*Elisabeth attend un instant, regardant à droite et à gauche. Soudain, apparaît Marie-Antoinette, à bout de souffle, l'air hagard, les cheveux en bataille, les vêtements dérangés, haletante.*

ELISABETH : Marie-Antoinette? Où étiez-vous?

MARIE -ANTOINETTE *se jetant au sol pour se servir du banc comme d'un prie-Dieu* : Pardon, mon Dieu, pardon! C'est ma faute, c'est ma très grande faute!

ELISABETH : Mais que arrive-t-elle ? *(s'apercevant du dérangement de sa toilette.)* Vous avoir fait chute?

MARIE -ANTOINETTE : Oh! Oui! Oh! Oui! Oh! Oui, j'ai chuté! C'est même la chute finale car je suis tombé bien bas, bien bas, tout au fond de l'enfer. Quelle déchéance!

ELISABETH : Il n'y a pas la honte en tombant.

MARIE -ANTOINETTE : Oh! Si! Oh! Si! Oh! Si! Et à mon âge! Quarante-huit ans de vertu évaporés en dix minutes! Ah! Si j'avais pu mourir avant!

ELISABETH : Vous tombâtes et vous sentisez *ridiculus*? Je peux assurer, Marie-Antoinette, que vous pas êtes plus *ridiculus* par terre que debout.

MARIE -ANTOINETTE : Si vous saviez, si vous saviez, si vous saviez ! Mais vous êtes trop jeune pour connaître la turpitude du monde et les stratagèmes du démon. Vite, rentrons chez nous!

ELISABETH : Oui, pour dîner. Je suis faim.

MARIE -ANTOINETTE : Non, pour me confesser au pasteur Bush! Non! Non, pas de confession! Ce que j'ai fait est inconfessionable! Je suis damnée toute vive!

ELISABETH : Marie-Antoinette, vous trop allez à l'église. En place de cela, il faudrait vous aller à le plage.

MARIE -ANTOINETTE : Pas la plage, malheureuse! Plus jamais à la plage. L'enfer n'est qu'une immense plage avec une grotte où le diable viole les vierges! *(jetant les yeux au ciel.)* Je vous jure, Seigneur, que jusqu'à la fin de mon séjour, je resterai cloîtrée à la maison, enfermée dans la pénombre de la pénitence, emmurée vivante dans le jeûne! Oh, oui! Le jeûne, le jeûne,! Le jeûne!

ELISABETH : Marie-Antoinette, je vais terminer par croire que quelque chose est arrivé à vous. Mais c'est impossible, jamais rien arrive à vous.

MARIE -ANTOINETTE : Vite, allons à notre dîner, il me tarde de me priver de nourriture!

*Elles sortent en courant, Marie-Antoinette entraînant Elisabeth.*

## Scène 12.

Carcabueno, Marie, Chimoun.

*Chez les Carcabueno, le soir. Marie est seule à table, en train de dîner. On entend un écoulement d'eau, puis Carca, la serviette de table autour du cou, entre en refermant sa braguette.*

MARIE : Tu bois trop. *(Il hausse les épaules. Elle ajoute à mi-voix pour elle même, en râlant)* A quoi ça rime que j'achète du vin à 30 sous la bouteille, si tu t'empresse de le transformer en pipi?

CARCA : Moi, j'ai plutôt l'impression du contraire : que tu achètes du pipi et que.... Enfin, tu pourrais aller jusqu'à 50 sous la bouteille, non?

MARIE : Si on a les bains du Port-Vieux. *(Carca s'assye et tend la main vers la bouteille. Marie l'éloigne)* Laisse cette bouteille tranquille!

CARCA : Marie, si je peux pas boire... Je me connaît, même à table, je vais m'ennuyer.

MARIE : Ennuie-toi et mange!

*Carca va prendre une bouchée quand entre soudain Chimoun, furieux, un bâton à la main.*

CHIMOUN : Et il a de l'appétit en plus, avec ce qu'il a déjà sur la conscience! *Ourdé lodi-a!* *(Carca et Marie se regardent, éberlués)* Lèves-toi, si tu es un homme, voleur, escroc, Judas!

MARIE : Mais, Chimoun, qu'est-ce qui te prend?

CHIMOUN : Toi, la sorcière, tais-toi! *Ixo, chorguina!* *(grandiloquent)* C'est à ce Brutus que je parle! *(Carca tourne la tête pour voir de qui il peut bien parler)* Ah, ne joue pas au plus bête avec moi, tu ne gagneras pas! Parle! Parle, parjure! *(Carca fait signe qu'il ne comprend rien)* Je te préviens : si tu fais le muet avec moi, tu trouveras à qui parler! Parle! *(Il montre son bâton)* Tu veux que je te montre les instruments de torture? Tu veux que je te montre les instruments de torture?

CRACA : Mais tu es devenu *barloc* ou quoi? Et d'abord, tu entres chez les *genses* comme ça, sans frapper!

CHIMOUN *levant son bâton* : Ah! Tu veux que je frappe? Ah! Tu veux que je frappe?

MARIE : Mais pourquoi tu répètes toujours tout? On n'est pas sourds!

CHIMOUN : Ah! Pour ça, non, vous n'êtes pas sourds! Et toi, Marie, tu as même les oreilles particulièrement aiguës. En pointe, comme les diables!

MARIE *très grande dame froissée*: Qu'est-ce que cela signifie?

CHIMOUN : Ca signifie que, quand Marthe t'as dit le montant de notre offre pour l'établissement de bains de la mairie, ce n'est pas tombé dans l'oreille d'une sourde. Ni d'une gourde!

MARIE : Et pourquoi tu prend ce ton pour me faire des compliments?

CHIMOUN : Et vous, vous, vous avez proposé un franc de plus, un misérable franc, pour remporter l'offre.

CARCA *tout heureux* : C'est vrai? On l'a emportée?

CHIMOUN : Ah, tu ne le savais pas? (*hurlant*) Je t'apporte la bonne nouvelle, Judas?

CARCA : On t'as dit qu'on n'était pas sourds.

CHIMOUN : Quand je suis rentré de la plage, j'ai trouvé Marthe en pleurs tenant en main la lettre de la mairie disant que les bains étaient adjugés à quelqu'un d'autre.

MARIE : Et tout de suite, tu as pensé à nous?

CHIMOUN : C'est pas vrai, peut-être?

MARIE : Peut-être, mais ça prouve surtout que tu as une belle opinion de tes amis; c'est du propre!

CHIMOUN : C'est pas vrai, peut-être? C'est pas vrai, peut-être?

CARCA : Mais arrêtes de toujours tout répéter! Mais arrêtes de toujours tout répéter!

MARIE : Quel culot tu as, Chimoun! Nous avons fait une offre, comme vous, et les meilleurs l'ont emporté, c'est tout.

CHIMOUN : Les meilleurs? Les voleurs, oui! *lapourrak!* De plus, les entourloupes se font en douce, et justement! vous ne m'aviez jamais dit que vous aviez l'intention de faire une offre.

MARIE *improvisant* : Parce que pour nous, ce n'était pas important.

CHIMOUN : Pour moi, si!

CARCA : E bé, on t'invitera de temps en temps dans cet établissement de bains!

MARIE : Oh là là, quelle affaire! Si on avait su, on vous l'aurait laissé.

CHIMOUN : Il est encore temps de le faire.

MARIE : Volontiers, mais avec l'Administration, tu sais... Et je crains qu'une fois la décision prise...

CARCA : Non! Ces bains sont à moi! Je les mérite, parce que je suis... le plus gros poisson de Biarritz! (*A Marie.*) C'est toi qui l'a dit.

CHIMOUN : Vous allez me rendre mes bains!

MARIE : Mais qu'est-ce que tu as besoin de nos bains? Des bains, tu as en prend toute la journée!

CHIMOUN : Je le savais : je suis dans un repère de brigands.

MARIE : Assieds-toi, Chimoun, on va t'expliquer.

CHIMOUN : Je ne m'assois pas chez des brigands! (*il se laisse tomber sur la chaise à côté de lui.*) Et je voudrais d'ailleurs savoir d'où vous sortez tout cet argent?

MARIE *après une imperceptible hésitation* : C'est l'héritage de mon pauvre père.

CHIMOUN *faussement calme*: Carcabueno, ton vrai nom, c'est Ali Baba et ta femme, c'est les quarante voleurs à elle toute seule. (*A Marie*) L'héritage de ton père? Mais pauvre pignouf qu'il était, il était pauvre comme Jobard, si pauvre qu'il allait mendier à cloche-pied pour n'user qu'une semelle d'espadrille à la fois!

MARIE : La pauvreté n'empêche pas la générosité.

CHIMOUN *se levant* : Attention, hein? Si vous vous foutez de moi, moi je fous le camp. (*Un instant, ils restent tous les trois immobiles*) Je veux dire... Je casse tout dans la baraque!

MARIE *se levant* : On ira habiter dans notre établissement de bains.

CHIMOUN *levant son bâton* : C'est à l'hôpital que tu vas aller, et en plusieurs voyages.

CARCA : Et toi au cimetière, et en courant. Oh! *Boudiou!* (*Il quitte la pièce.*)

CHIMOUN : Où il va?

MARIE : Où il veut! On est encore chez nous, non?.

CHIMOUN : Tais-toi! Tais-toi la *Chorghinn!* Tais-toi et parles : avoue que tu es une vipère venimeuse et ton mari un pirate sanguinaire!

(*Carca réapparaît, un sabre d'abordage à la main.*)

CARCA : Qu'est-ce que tu lui veux, au pirate?

CHIMOUN : Ah, vous voulez la guerre? Vous aurez la guerre! Et mondiale, vous l'aurez, la guerre, mondiale! (*Il va pour sortir puis se ravise. A Carca.*) Et pour commencer ma fille n'épousera pas ton fils.

CARCA : Ah, c'est comme ça? Eh bien, mon fils non plus n'épousera pas ta fille!

CHIMOUN : Je ne veux pas que des moins-que rien, des voleurs, entrent dans ma famille par effraction.

CARCA : Moi, on m'a décoré : Le roi du Danemark, la reine de Serbie, l'Empereur d'Autriche, en personne et deux fois!

CHIMOUN : Moi, aussi, on m'a décoré : le duc de Tamamès, la comtesse de Testa de Vaca...

MARIE : Des comtes, des ducs, ça ne compte pas!

CHIMOUN : Et le roi de Macédoine!

CARCA : Il a été détrôné!

CHIMOUN : Peut-être, mais quand il se noyait, il était roi.

MARIE *docte*: Les rois détrônés, ça ne compte pas!

CHIMOUN *grave* : Monsieur Fourquet...

MARIE : Hou là là! « Monsieur Fourquet »? Il va t'insulter.

CHIMOUN : Vous pourrez, sous mes yeux, vous noyer, vous, toute votre famille et votre chien... J'ai l'honneur de vous dire que je resterais les bras croisés en jouant de la flûte.

CARCA : Assassin!

CHIMOUN : Voleur!

CARCA : Gros basque! *Bachkourra!*

CHIMOUN : Gascon... con!

MARIE *au comble de l'exaltation* : Chien puant, je te maudis, toi et tes faux rejetons, jusqu'à la treizième génération!

CHIMOUN : On verra ce qu'on verra!

CARCA : Et inversement!

*(Chimoun sort, furieux. Une seconde de silence, ils soufflent.)*

MARIE : Il a bien fait de partir, j'allais me mettre en colère.

CARCA : Marie, tu crois pas qu'on y est allés un peu fort?

MARIE : Je t'ai déjà expliqué : si tu as gagné au casino, c'est que c'est la volonté de Dieu.

CARCA : T'es sûre que la volonté de Dieu, on la trouve dans les casinos?

MARIE : Surtout dans les casinos! Les croupiers, ce sont comme des prophètes des temps modernes: « Rien ne va plus! Repentez-vous!. Tu peux me faire confiance, va: en religion, je suis très forte.

## NOIR

### Scène 13.

Baptiste, Elisabeth, Marie-Antoinette.

*Le vaste salon de la riche maison de villégiature d'Elisabeth. Celle-ci, en maillot de bain, est allongée sur une table, faisant des mouvements de natation. Enfoncé dans un sofa, baillant, Baptiste compte « un-deux-trois » paresseusement. De l'autre côté, sombre et inquiète, Marie-Antoinette, perdue dans ses pensées.*

BAPTISTE : Un-deux-trois. Un-deux-trois. *(Il se lève et attrape Elisabeth par un pied pour la faire pivoter sur la table)* et maintenant, on revient au bord. Un-deux-trois, un-deux-trois!

ELISABETH *feignant de se noyer* : Help! Help! Je me noille! Je me noille!

MARIE-ANTOINETTE *sursautant* : Mon Dieu!

BAPTISTE *la prenant dans ses bras* : Là, là, mademoiselle. N'ayez pas peur! Il n'y a pas danger. *(Riant grassement)* Vous avez pied ici.

ELISABETH *s'agrippant à lui* : Ah, mon *sauvage*, mon sauveur! Vraiment, je suis mal élève. Il faudra beaucoup de leçons pour moi apprendre à nager.

BAPTISTE : Vous m'aurez toujours à vos côtés. Pour quatre-vingt sous de l'heure.

*(Elisabeth a un sourire de déception. Elle jette un regard à sa dame de compagnie dont la présence, visiblement, la gêne.)*

ELISABETH : Faisons une mi-temps, n'est-ce pas?

BAPTISTE : Comme vous voulez: je suis payé à l'heure.

ELISABETH : justement, Marie-Antoinette, c'est l'heure de Tee time. Allez demander qu'on serve nous ici.

MARIE-ANTOINETTE : Comment? Ah, oui mais je ne bois plus de thé. C'est ma pénitence. Je ne boirai plus jamais de thé parce que c'est ce que j'aime le plus au monde. Je suis maudite.

ELISABETH : Mais moi, je ne suis pas ce que dites vous. Allez aviser le servante.

MARIE-ANTOINETTE : Vous avez raison, Elisabeth. si j'ai l'odeur du thé sous le nez, la pénitence n'en sera que plus dure.

ELISABETH : Et vous, monsieur Baptiste, prendrez-vous la thé?

BAPTISTE : Je ne suis pas malade! Pour moi, un bon verre de rouge!

ELISABETH : Je vous en prie, ne changez pas vos habitudes.

BAPTISTE : D'accord. (*A Marie-Antoinette*) Apportez la bouteille et une tranche d'*ardi gachna*.

MARIE-ANTOINETTE : Que diable est-ce là : *ardi geisha*?

ELISABETH : Le servante est une native d'ici. Elle saura ce qu'est *ardi gnagna*.

*(La dame de compagnie sort, toujours aussi troublée.)*

ELISABETH *montrant son flanc* : Baptiste, regardez à ici. Il semble que j'ai heurté.

BAPTISTE : Je ne vois rien.

ELISABETH : Voulez-vous moi enlever costume de bain?

BAPTISTE : Heu... (*Pas très convaincu*) Non. Si j'appuie là, ça vous fait mal?

ELISABETH *minaudant* : Ouh, terriblement.

BAPTISTE *entrant dans le jeu* : Et là?

ELISABETH : Beaucoup moins. Vous êtes véritable médecin. Vos mains sont tellement si douces! (*Elle prend la main de Baptiste et la pose sur son sein*) Mettez là-dessus.

BAPTISTE *stupéfait de son audace* : Ca... ça vous fait du bien?

ELISABETH *se caressant la poitrine de la main de Baptiste qu'elle tient dans la sienne*: Beaucoup! Vous êtes un vrai magicien. Je suis sûre que vous avez une baguette magique, quelque part.

BAPTISTE : Heu...

MARIE-ANTOINETTE *entrant sans se rendre compte de quoi que ce soit* : Il chauffe!

BAPTISTE *se reculant brusquement* : Qui ça?

MARIE-ANTOINETTE : Le thé. La bonne fait bouillir l'eau.

ELISABETH : Vous devriez boire le thé aussi, Marie-Antoinette. Vous tristez beaucoup. Le thé est un *remontable*, n'est-il pas?

MARIE-ANTOINETTE : C'est bizarre, mais depuis que je suis ici, j'ai l'impression au contraire que le thé m'endort.

ELISABETH : Le thé endormeur? Impossible. Ce sera l'effet du bord de la mer.

MARIE-ANTOINETTE : En Angleterre aussi, il y a le bord de mer.

ELISABETH : Ca est vrai. Je n'avais pas remarqué.

BAPTISTE à Marie-Antoinette : Mais si vous n'êtes pas malade, pourquoi buvez-vous du thé?

MARIE-ANTOINETTE : Par vice, je dois l'avouer. Par pur plaisir. Mais je n'ai plus droit au bonheur, après ce que j'ai commis.

ELISABETH : Mais qu'avez-vous donc commis? Il n'arrive jamais rien à vous et maintenant vous tenez un secret. Cela est encourageant, à la fin!

MARIE-ANTOINETTE *la corrigeant* : Rageant, rageant; pas encourageant. Je ne puis le dire, c'est trop grave. Je suis perdue, condamnée à l'enfer; et pour m'habituer à l'enfer, je veux déjà me priver de thé.

ELISABETH : Vous prendrez un biscotte, cependant.

MARIE-ANTOINETTE : Je ne peux pas : j'aime ça! Je prendrai de ce *ardi-geisha*, si c'est vraiment très mauvais.

BAPTISTE : Désolé mais c'est très bon.

MARIE-ANTOINETTE : Tant pis. Alors, je mangerai ce bout de pain rassis que je viens de ramasser dans la poubelle.

ELISABETH : Buvez un verre d'eau pour ne pas étouffer.

MARIE-ANTOINETTE : Je le mériterais. Mais vous avez raison : du pain et de l'eau, comme les prisonniers.

*(Elisabeth verse un peu d'eau dans un verre et y ajoute discrètement quelques gouttes d'un petit flacon, devant Baptiste stupéfait.)*

MARIE-ANTOINETTE : J'avais commencé à châtier ce corps pécheur; le frappant à coups de fouet et de laisse de chienne, puis j'ai renoncé.

BAPTISTE : Parce que ça fait trop mal?

MARIE-ANTOINETTE : Non, parce que j'aimais trop ça. *(Elle boit le verre que lui tend Elisabeth)* Merci. J'imaginai que c'était un ange qui me frappait. Un bel ange grand, musclé, bien emplumé de partout, et je jouissais, je jouissais, je jouissais et...!

ELISABETH : Et... ?

BAPTISTE : Et... ?

MARIE-ANTOINETTE : Et je compris que cet ange était un démon! Lucifer en personne venu sur Terre pour me perdre.

ELISABETH : *What story !* Tout cela rien pour vous? Lucifer *himself*?

MARIE-ANTOINETTE : Une âme, même la plus dégradée, n'a pas de prix pour les forces du Mal. (*Abandonnant son ton tragique et très naturellement*) Pardon, mais dans le verre d'eau que vous m'avez donné, n'y avait-il point de thé? Je m'endors à nouveau.

ELISABETH : Ah, non, pas du thé... (*se reprenant*) pas du tout! Cela doit être la émotion, cela est *fatigable* beaucoup. Vous ne pas voudrez allonger vous dans le chambre?

MARIE-ANTOINETTE : Surtout pas! Mon devoir est de vous surveiller. S'il vous arrivait la même chose qu'à moi, je ne me le pardonnerais jamais.

ELISABETH : Mais il peut rien arriver à moi! Regardez... (*elle montre Baptiste*) J'ai un ange-gardien!

MARIE-ANTOINETTE *horriifiée*: Un ange, mon Dieu! Oh! Je ne puis plus tenir la tête droite.

*(Elle se laisse tomber dans un fauteuil et s'endort en ronflant.)*

ELISABETH : *It's not too late!* Cela est difficile de plus en plus endormir elle.

BAPTISTE : Vous faites souvent ça?

ELISABETH : *Chacun* des jours. Quand je veux faire mon volonté. Et maintenant, allons à la chose sérieuse.

*(Elle prend Baptiste par la main et l'entraîne sur le sofa. Elle l'embrasse alors qu'entre Maïte avec le plateau à thé.)*

#### Scène 14.

Baptiste, Elisabeth, Maïte, Marie-Antoinette endormie.

MAITE *entrant* : Mademoiselle est servie! (*Elle réalise la situation sans reconnaître le garçon, caché par Elisabeth*) Oh! Pardon, mademoiselle!

*(Baptiste reconnaît la voix de Maïte et se dégage des bras d'Elisabeth.)*

BAPTISTE *par réflexe, étonné* : Maïté?

MAITE : Baptiste?

ELISABETH : Vous connaissez l'autre?

BAPTISTE : Qu'est-ce que tu fais ici?

MAITE : En voilà une question, je travaille. Et toi?

BAPTISTE : Heu... moi aussi, je travaille.

MAITE : Tu travailles? *Espatanglé* sur le sofa?

BAPTISTE : Ben oui, je... lui apprend à nager.

MAITE : Où ça? Dans la carafe?

BAPTISTE : C'est à dire qu'elle commençait à couler et...

MAITE : Et toi, en bon guide-baigneur, tu lui faisais du bouche à bouche?

ELISABETH : Mais, bonne, vous perdez le respect de moi, retournez à le cuisine.

MAITE : *Hi, hoa kagitératt!*

BAPTISTE : Maïte, je te jure que je lui apprenais à nager!

MAITE : A elle? Tous les midis, elle fait plusieurs longueurs de piscine!

ELISABETH : Et si je veux *mieuxer* mon style?

MAITE : Ta gueule! (*Montrant les traces de rouge-à-lèvres sur les joues de Baptiste*) Et ça, qu'est-ce que c'est? Des piqûres d'abeilles?

ELISABETH : Mais qui est la maître ici?

MAITE : Une grosse truie en chaleur qui a l'accent anglais!

ELISABETH : Je vous renvoie à le rue!

MAITE : Personne ne me renvoie! C'est moi qui pars. (*Elle défait son tablier et tend la main*) Mais avant, ma paye!

ELISABETH : La paye? Vous êtes payée assez en regardant Baptiste et moi faire baisers.

*(Maïté décoche une gigantesque claque à Elisabeth qui tombe, évanouie, sur le sofa.)*

MAITE à *Baptiste qui se protège des bras* : Oh toi, tu peux aller au diable! Tu es indigne d'être mon mari. *Ourdé sikina!*

*Maïté ouvre un tiroir de la commode, en sors un gros tas de billets, prend son compte et jette le reste au travers de la pièce. Elle sort.*

BAPTISTE : Maïté! Et merde...! (*Ils voient les billets au sol et en ramasse quelques uns puis, regardant Elisabeth inanimée*) Et l'autre... Cette fois, j'y coupe pas : je vais devoir lui faire du bouche à bouche. (*Il met les billets dans la poche et va embrasser Elisabeth.*)

### Scène 15.

Marie, Virginie.

*Sur le port. Marie, la femme de Carcabueno, est en train d'installer énergiquement ses poissons sur l'étalage. A ses côtés, sa fille Virginie, rêveuse, trainaille.*

MARIE : Vite, ma fille, vite! C'est pas le moment de rêvasser. Avec la chaleur qu'il fait, il faudra tout vendre avant midi; sinon, cette fois, ils seront bons à jeter.

VIRGINIE *mollement* : Hier, tu disais la même chose.

MARIE : Oui, mais aujourd'hui, ils ne sont plus d'hier, mais d'avant-hier. Dépêche-toi!

*(Elles s'activent. Virginie toujours dans la lune, avec lenteur.)*

MARIE : Tu peux pas aller plus vite?

*(Toutes les deux se mettent à travailler rapidement et bien synchronisées. Tous les poissons que Marie sort d'un panier posé à terre pour les mettre sur l'étalage, Virginie les ramasse pour les remettre dans un autre panier posé à côté du premier. Le public doit se rendre compte du manège.)*

MARIE *continuant* : J'avais pas vu qu'il en restait autant.

*(Elles poursuivent un petit moment, puis Marie s'interrompt et regarde ce que fait sa fille qui s'active maintenant avec une belle énergie.)*

MARIE : Mais pauvre simplette, tu ne vois pas que tu enlèves de l'étalage tous ceux que j'y mets?

VIRGINIE *s'interrompant à son tour, regardant le poisson qu'elle tient à la main* : Ah, c'est ça! Il me semblait que je l'avais déjà vu quelque part!

MARIE : Pauvre *margagne*, mais pauvre *pègue*! Si c'est comme ça que tu travailles, tu as intérêt à te trouver un mari riche! (*Virginie tombe assise sur le tabouret et éclate en sanglots*) Qu'est-ce qu'il y a? (*Virginie se cache le visage dans les mains et pleure, les deux coudes sur l'étalage. Marie essayant d'être gentille.*) Qu'est-ce que tu as? C'est parce que je t'ai traité de *margagne* et de *pègue*? (*Virginie fait non de la tête*) Ah bon! Ca m'aurait étonnée, tu es habituée. C'est autre chose? (*Virginie fait oui de la tête. Marie regarde l'heure à sa montre*) Bien, nous avançons. D'un autre côté, si je dois deviner, les poissons sont pas vendus. (*Soudain à bout de patience, criant*) Mais pleure sur les poissons au moins, que ça serve à quelque chose!

VIRGINIE *en larmes* : C'est affreux, terrible!

MARIE : Ah, ça commence.

VIRGINIE *entre deux sanglots* : Au début de l'été... Au début de l'été...

MARIE *regardant à nouveau sa montre puis le soleil* : Oui...

VIRGINIE *très bas* : J'ai fait la connaissance d'un garçon...

MARIE : Comment?

VIRGINIE : J'ai fait la connaissance d'un garçon...

MARIE : Plus haut.

VIRGINIE : Il est parisien, il fait des études pour être avocat..

MARIE *flattée* : Avocat, oui. Plus haut.

VIRGINIE : Il est grand, beau, gentil, riche...

MARIE *enjouée* : Plus haut, ma fille, plus haut!

VIRGINIE : Il m'a dit qu'il était fou amoureux de moi...

MARIE : Plus haut, plus haut!

VIRGINIE : Il m'a tout de suite offert le mariage...

MARIE : Eh bien, mais tout cela ne me paraît pas bien grave.

VIRGINIE : Et il m'a abandonnée!

MARIE : Ah! Ah, comme ça, je comprends.

VIRGINIE *criant* : Et il m'a abandonnée!

MARIE : Oui, j'ai compris.

VIRGINIE *secouant sa mère par les épaules, hurlant* : Il m'a abandonnée!

MARIE : Tu en trouveras un autre. C'est pas si grave.

VIRGINIE : Si, c'est grave! C'est affreux! C'est terrible! C'est atroce!

MARIE : Mais non, c'est pas affreux, terrible, atroce. Il y a pire que ça dans la vie.

VIRGINIE : C'est vrai, il y a pire: (*Vociférant*) je suis enceinte!

MARIE : Quoi?

VIRGINIE *encore plus fort* : Je suis enceinte!

MARIE : Plus bas! Mais plus bas!

VIRGINIE *à tue-tête* : Enceinte!

MARIE : Plus bas! Plus bas!

VIRGINIE *comme une folle*: Je suis enceinte!

MARIE : Plus bas! *O hila dé pouta!*

VIRGINIE : Il m'a abandonnée dès que je lui ai dit!

MARIE : Mais c'est affreux! C'est terrible! C'est atroce!

VIRGINIE : Quand je te le disais!

MARIE : Malheureuse, qu'est-ce que tu as fait? Tu m'as déshonorée! Personne ne doit savoir, personne! Si le quartier savait ça, je ne vendrais plus un seul poisson de ma vie! (*Frappant sa fille à coup de poisson*) Tu n'es qu'une putain! Tu n'es plus ma fille, tu m'entends? Tu n'es plus ma fille! *Hila dé pouta!*

VIRGINIE : Je voudrais mourir!

MARIE : C'est une solution.

VIRGINIE : Qu'est-ce que je vais devenir maintenant?

MARIE : Comme le poisson : invendable.

VIRGINIE : Qu'est-ce qu'on va faire?

MARIE : Comme pour le poisson : un prix! Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse? Il faut te trouver un mari au plus vite. Quelqu'un qui se taira en échange d'une bonne dot.

VIRGINIE : Quel mari?

MARIE : Un voyou, un vaurien, évidemment! Pour prendre une putain comme toi! Un ivrogne qui te battra.

VIRGINIE : Je préfère encore me suicider.

MARIE : C'est gentil à toi de le proposer. Malheureusement, l'Eglise condamne le suicide et le scandale serait le même. *(Pensive)* Non, non, il te faut un crétin qu'on pourrait rouler. Ou bien... Ou bien...

VIRGINIE : Quoi?

MARIE : Il y a une prison à Bayonne...

VIRGINIE : La prison? Un surveillant, au moins?

MARIE : Ah, ne fais pas la difficile, hein? Dans ta situation! Un prisonnier évadé, sous un faux nom, qui ne pourrait pas parler...

VIRGINIE : S'il est gentil... Tu ferais ça pour moi?

MARIE : Tu n'es plus ma fille, mais je suis encore ta mère.

*(Virginie pleure de reconnaissance. Sa mère lui recouvre la tête du panier à poisson pour la faire taire.)*

**NOIR**

### **Scène 16**

Chalbat, Baptiste.

*La grande place, de nuit. Baptiste et Chalbat déambulent. On se rend tout de suite compte qu'ils ont trop bu. Ils évoquent irrésistiblement, par leurs costumes « du dimanche » et leur allure, Laurel et Hardy. Pour la troisième fois, ils passent devant le même banc. Chalbat s'arrête soudain et Baptiste le percute par derrière.*

CHALBAT : Stop! J'ai déjà vu ce banc quelque part.

BAPTISTE :Tiens, moi aussi. Où ça peut être?

*(Un court temps. Ils sont tous plongés dans une profonde réflexion.)*

CHALBAT : Ici même!

BAPTISTE : Tu es sûr?

CHALBAT *jetant un oeil aux alentours* : Oui, je reconnais l'endroit: c'est la grande place de Biarritz.

BAPTISTE : Ah, oui! Mais le banc, lui même, en tant que personne propre, d'où il est?

CHALBAT : Je pense... s'il est ici, hein?... qu'il doit être de Biarritz.

BAPTISTE : Oh mais... ça se pourrait bien. *(Parlant au banc qu'il carresse.)* Nous aussi, on est biarrots, tu sais.

CHALBAT : Une idée! Si on s'asseyait dessus?

BAPTISTE : Ah ouais! Mais où tu vas chercher toutes ces idées?

*(Ils tombent plus qu'ils ne s'asseyent sur le banc.)*

CHALBAT : Je suis crevé. Ca fatigue de boire.

BAPTISTE : Oui, surtout que pour attraper une cuite comme la nôtre, il faut commencer de bonne heure.

CHALBAT : Et il est tard!

*(Un temps. Baptiste rôte. Un temps. C'est le tour de Chalbat.)*

BAPTISTE *sérieusement* : J'aime bien ta conversation, Chalbat. Tu dis des choses profondes.

CHALBAT : Pardon, c'est un reste du souper.

BAPTISTE : Non, sérieux. Tu es intelligent.

CHALBAT : Pas tant que ça.

BAPTISTE : Plus que moi en tout cas.

CHALBAT : C'est ce que je dis.

BAPTISTE : Tu vas être instituteur et moi, je sais à peine lire.

CHALBAT : Oui, mais tu nages mieux que moi.

BAPTISTE : Oui, mais pour aller où? Ma vie n'a plus de but. *(Commençant à pleurer.)* Si je perds Maïté, je ne le supporterai pas.

CHALBAT : *Lachai*, tu ne l'as pas encore perdue : tu sais où elle habite.

BAPTISTE : Elle m'a dit que je n'étais pas digne d'être son mari! Elle croit que j'ai fait des cochonneries avec cette anglaise.

CHALBAT : Et c'est pas vrai?

BAPTISTE : Non! J'en avais envie seulement.

CHALBAT : Elle se rendra compte un jour que tu es un garçon bien.

BAPTISTE : Oui, mais quand? Et en attendant : que faire?

CHALBAT : On a fait tout ce qui fallait.

BAPTISTE : C'est à dire?

CHALBAT : On s'est cuités.

BAPTISTE : Oui, on a réagit virilement. Mais après?

CHALBAT : On va se coucher.

*(Chalbat fait mine de se lever, Baptiste le force à se rasseoir.)*

BAPTISTE : Chalbat!

CHALBAT : Oui?

BAPTISTE : Eh bien, qu'est-ce que tu en penses?

CHALBAT : De quoi?

BAPTISTE : De ce que je t'ai dit.

CHALBAT : Qu'est-ce que tu as dit déjà?

BAPTISTE : Au sujet de mon idée!

CHALBAT : Tu as eu une idée, toi? Je m'en souviendrais!

BAPTISTE *prêt de se fâcher* : Eh oui! Mon idée pour reconquérir le coeur de Maïté.

CHALBAT : Ah, oui. Rappelles-moi un peu ce que c'était déjà?

BAPTISTE *sur un ton de comploteur* : Mon plan est le suivant : je vais faire la cour à une autre fille que je rends folle de moi, et je me promène avec elle bras dessus bras dessous sous les yeux de Maïté pour la rendre jalouse et qu'elle revienne me demander pardon.

CHALBAT : C'est ça ton idée?

BAPTISTE : Oui.

CHALBAT : Je croyais que c'était une connerie que tu disais.

BAPTISTE : C'est pas une connerie.

CHALBAT : Ah, si! Et une belle!

BAPTISTE : Mais quoi faire alors? T'as une idée, toi?

CHALBAT *après avoir hausser les épaules* : Les femmes ne sont pas faites pour vivre avec les hommes.

BAPTISTE : Avec qui, alors?

CHALBAT : Elles sont faites pour vivre entre elles. Elles ne se servent de nous que pour se reproduire.

BAPTISTE : Ca veut dire quoi, ça : se reproduire?

CHALBAT : Faire des bébés, si tu veux.

BAPTISTE : C'est ce que je veux faire avec Maïté, moi : des bébés! (*Salace.*) Ou plutôt : ce qu'il faut faire pour faire des bébés.

*(Ils rient grassement.)*

CHALBAT : T'as le bordel pour ça.

BAPTISTE : Chalbat, nous sommes entre hommes?

CHALBAT : En ce qui me concerne, oui.

BAPTISTE : Tu vois : mon idéal féminin, ce serait d'avoir un bordel à la maison. Comme ça, j'économiserais des sous et, l'hiver, je serais pas forcé de sortir par mauvais temps.

BAPTISTE : Tu es un vrai Roméo, Baptiste.

CHALBAT, Je suis tellement amoureux de ta soeur que j'ai même plus envie d'aller au bordel! Ah, pourquoi est-ce que je suis si sensible?

CHALBAT : La vie n'est qu'une putain qui nous promet les plaisirs de l'amour et nous donne une maladie mortelle.

*(Tous deux pleurent bruyamment.)*

BAPTISTE : *la joue contre l'épaule de son ami* : Chalbat, tu veux me sauver la vie? Parle pour moi à ta soeur.

CHALBAT : Je lui parlerai, *fida ta fédé* !

*(Un temps. Les deux lâchent un rôt sonore avec un parfait ensemble.)*

BAPTISTE : Et toi, où en sont tes amours?

CHALBAT : Elles sont mortes avant même de naître!

BAPTISTE : Au moins, elles ne souffriront pas.

CHALBAT : Tu l'as dit. *(Un temps.)* Et ta soeur? Elle va bien?

BAPTISTE *comme si c'était la chose la plus naturelle du monde*: Oui, oui. Très bien. *(Une seconde.)* Elle ne parles plus de se suicider.

CHALBAT : Quoi?

BAPTISTE : Elle veut bien épouser n'importe qui. Pourvu qu'il ne la batte pas.

CHALBAT : Quoi?

BAPTISTE : Comme elle se retrouve enceinte d'un touriste qui l'a abandonné...

CHALBAT : Quoi?

BAPTISTE : Mais pourquoi tu répètes “quoi” sans arrêt?

CHALBAT : Quoi?

BAPTISTE : Tu as quelque chose de bloqué ou quoi?

CHALBAT : Et c'est maintenant seulement que tu me le dis?

BAPTISTE : Oui, c'est maintenant seulement que je te le dis.

CHALBAT : Tu n'aurais pas pu le dire plus tôt?

BAPTISTE : Oui, j'aurais pu le dire plus tôt.

CHALBAT : Et pourquoi tu ne l'as pas dit plus tôt, alors?

BAPTISTE : Parce que... j'étais occupé.

CHALBAT : Occupé à quoi?

BAPTISTE : A... dire d'autres choses.

CHALBAT *le secouant* : Mais ça, c'est très important! Urgent! Gravissime! *Hori choribouroua!*

BAPTISTE : Oui.. oui...

*(Une seconde.)*

CHALBAT : Et?

BAPTISTE : Et quoi ?

CHALBAT : Quoi « quoi » ? Et après?

BAPTISTE : Après rien. J'ai tout dit.

CHALBAT : Elle est prête à se marier avec n'importe qui?

BAPTISTE : Oui, pourvu qu'il reconnaisse l'enfant. Ca t'intéresse?

CHALBAT *après une seconde d'hésitation, en montrant son front* : Eh! Y a pas marqué “Hôpital public” ici!

BAPTISTE : Elle m'a dit que tu étais le garçon le plus gentil, le plus intelligent, et le plus attentionné qu'elle connaissait, qu'elle rêverait d'un mari comme toi....

CHALBAT : Ah?

BAPTISTE : Oui. et qu'elle comprenait que tu ne veuille pas d'une fille comme elle.

CHALBAT *sans conviction* : Non.

BAPTISTE : C'est pour ça, c'était pas la peine que je lui dise que tu l'aimais.

CHALBAT *sans conviction* : Non.

BAPTISTE : J'ai bien fait?

CHALBAT : Oui. (*Levant Baptiste du banc*) Allons nous consoler!

BAPTISTE : T'es encore capable de boire?

CHALBAT : Pas comme ça! Allons au cinématographe.

BAPTISTE : Le cinématographe? Bôf! Je l'ai déjà vu : on voit un train entrer en gare, des gens sortir d'une usine...Bon, la première fois, t'es étonné, d'accord, mais après? Le cinématographe, c'est une invention qui n'a aucun avenir!

CHALBAT : Mais non! Maintenant tu as des films rigolos, avec des acteurs. Il y en a deux en particuliers, des américains, à crever de rire : Laurel et Hardy.

BAPTISTE : Des américains? Je vais rien comprendre.

CHALBAT : Mais dans le film, ils ne parlent pas, imbécile! Un jour, peut-être...

BAPTISTE : C'est ça : le cinématographe parlant! Quand les poules auront des dents, oui.

*(Chalbat entraîne sans ménagement son ami.)*

**NOIR.**

EXTRAIT DE « MESSIEURS LES GUIDES-BAIGNEURS DE BIARRITZ » DE GERARD BAGARDIE